

# Réponse de Michel Masson

## à Alain Blanc et à Cyril Aslanoff

### à propos du *Sémitique en grec*<sup>1</sup>

Michel MASSON

Mis en ligne le 21 février 2017.

Depuis le 17<sup>ème</sup> siècle, des savants se sont interrogés avec des fortunes diverses sur les emprunts linguistiques que le grec ancien a pu faire à des langues sémitiques et, en écho à leurs travaux, j'ai moi-même publié un livre sur le sujet<sup>2</sup>. Il a fait l'objet de plusieurs recensions dont deux se singularisent par le fait qu'elles mettent en jeu des considérations théoriques qui concernent l'épistémologie et l'histoire des idées. A ce titre, elles méritent de retenir l'attention générale, d'autant plus que leurs auteurs sont deux éminents linguistes et qu'ils s'expriment dans des revues prestigieuses. J'essaierai donc d'examiner en quoi leurs idées peuvent servir à la réflexion scientifique. J'aborderai d'abord la contribution d'Alain Blanc [= A.B]<sup>3</sup>, puis celle de Cyrille Aslanoff [= C.A]<sup>4</sup> et, en 3<sup>ème</sup> partie, j'exposerai les répercussions que provoquent ces deux recensions sur ma propre démarche.

#### I. Alain Blanc

Il situe son argumentation au plus haut niveau, celui des principes scientifiques. Ils sont définis par contraste avec le comportement qu'il attribue à M.M [= Michel Masson]. En effet, d'une part, il déclare que « l'auteur [M.M] est agréable à lire, ses idées générales sont tout à fait rassurantes et ses propos paraissent émaner du bon sens lui-même. Mais le bon sens fait-il la science ? ». La question, évidemment rhétorique, attend non moins évidemment une réponse négative. D'autre part, A.B constate que M.M. « ne propose que des possibilités, sans jamais atteindre de certitudes ou du moins de grandes vraisemblances, le certain ne peut être séparé de ce qui est seulement possible, avec cette conséquence ultime que s'il n'y a plus de faits établis, il n'y a plus de science possible ». C'est donc au nom d'une certaine idée de la science qu'A.B en vient à juger que « les résultats auxquels parvient M.M. sont décevants ».

Ce jugement, on le remarquera, porte sur l'ensemble de l'ouvrage. En effet, ce dernier comporte effectivement deux types de matériaux : d'une part, des considérations générales sur l'emprunt et, d'autre part, un assez grand nombre de rubriques indépendantes consacrées à des mots grecs pris individuellement avec, dans la plupart des cas, la mention d'un mot sémitique proposé comme étymon. Puisqu'ils sont l'un et l'autre jugés décevants, ils vont nous permettre, par contraste, de définir plus concrètement ce qu'est la bonne science. Elle ne

---

<sup>1</sup> Ce texte est rédigé selon les règles orthographiques recommandées par l'Académie française en 1990.

<sup>2</sup> Michel Masson, *Du sémitique en grec* Paris : Alfabarre, 2003. Titre abrégé ici en *Sém. en grec*. NB. On peut se procurer l'ouvrage soit chez l'éditeur soit en contactant l'auteur par courriel : [mm44@wanadoo.fr](mailto:mm44@wanadoo.fr).

<sup>3</sup> In *Revue des études grecques* n° 128 (2015-2), 698-702.

<sup>4</sup> In *Leshonenu* n°77, fasc.1, Kislev 5775 / Nov. 2015.

laisse pas de surprendre. En effet, examinons en détail chacun des deux thèmes évoqués par A.B.

### **I.1. « S'il n'y a plus de faits établis, il n'y a plus de science possible »**

La formule semble relever de l'évidence, du moins pour ce qui concerne les mathématiques et les sciences expérimentales. Mais il en va autrement dans le domaine des sciences dites humaines et, en particulier, de la linguistique historique. Certes, la mise en œuvre des « lois phonétiques » permet dans bon nombre de cas d'aboutir à de quasi certitudes mais il subsiste très souvent des zones d'ombre. Par voie de conséquence, des chercheurs s'emploient à les réduire sans toujours convaincre l'ensemble de la communauté scientifique. Autrement dit, ils proposent des *possibilités* et, ce faisant, on s'entend à considérer qu'ils font pourtant œuvre scientifique parce qu'ils apportent de la documentation et des idées qui alimentent le débat. Cela est si vrai que, même s'ils ne sont pas toujours nécessairement convaincus, les lexicographes se font un devoir de rapporter ces hypothèses en les discutant ou en les laissant à l'appréciation du lecteur. C'est ainsi, par exemple, que dans la *Chronique d'étymologie grecque*<sup>5</sup>, à la rubrique consacrée au mot *aaō*, deux étymologies y sont proposées, intéressantes l'une et l'autre mais contradictoires. Ceci signifie que l'une est certaine et l'autre possible – à moins, bien sûr, que ni l'une ni l'autre ne soit certaine. C'est même, en fin de compte, la solution que choisit fort judicieusement le chroniqueur, Alain Christol, puisqu'il ne tranche pas. En substance, son silence indique qu'il les tient pour possibles et qu'il vaut la peine d'en débattre. Autre exemple : dans une notule relative à la glose d'Hésychius *kordus panourgos*, R. Schmitt<sup>6</sup> propose de rattacher ce mot à *kerdos* 'gain, profit, avantage, désir du gain' et de considérer que l'alternance vocalique permet de poser une racine indo-européenne. Mais, selon son hypothèse, la forme attendue ne peut comporter un /o/ que si l'on admet que le dialecte où figure le mot *kordus* est éolien. Or, c'est là un pari car la glose d'Hésychius, lapidaire, ne permet pas de l'affirmer et R. Schmitt de conclure très honnêtement : « Dans ces conditions, une preuve définitive ne peut être apportée<sup>7</sup> ». Autrement dit, l'étymologie indo-européenne de *kerdos* n'est pas assurée mais une piste intéressante est signalée. On pourrait citer d'autres exemples par dizaines – et peut-être plus – qui, contrairement à ce qu'affirme A.B nourrissent la réflexion scientifique.

En corolaire à ces évidences, il va de soi que, par prudence et par modestie, toute interprétation étymologique relative à un fait obscur doit être avancée comme une possibilité. C'est précisément ce que j'ai essayé de faire – et qui, contre toute attente, a été jugé « décevant ». En fait, ce qui pourrait être décevant, c'est la qualité intrinsèque de la démonstration relative à chaque rubrique étymologique mais, sur ce point, A.B reste muet car, dit-il, « étant nous-même helléniste et non sémitisant, nous ne pouvons pas porter un jugement sur l'utilisation des données du sémitique... ». Ce qu'il juge décevant, ce n'est donc

<sup>5</sup> In Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque (DELG)*, Paris : Klincksieck, 1968 et éd. successives.

<sup>6</sup> Rüdiger Schmitt, « *Hesych K-3598 L* », in *Glotta* 51, 1973, 94-95.

<sup>7</sup> « Ein definitiv Beweis lässt sich somit nicht erbringen ». Il aurait pu ajouter que le mot *panourgos* comporte trois orientations sémantiques : (1) industriel, adroit, actif ; (2) fourbe, méchant ; (3) 'sage'. Si l'on choisit le sens n°2, il est certes tentant de rapprocher *kordus* de *kerdea* qui peut signifier 'ruse' mais c'est un pari. En outre, à supposer qu'il soit justifié, l'alternance vocalique n'exclut pas l'emprunt comme le montre, mutatis mutandis, le fait que, en allemand, les emprunts *schreiben*, *pfeifen*, *preisen* sont conjugués analogiquement comme des verbes forts typiquement germaniques [*schrieb*, *pfiff*, *pries*] ; cf. de même en anglais, le nom *pride* 'fierté' formé sur l'adjectif *proud* 'fier' d'origine française.

pas la pertinence des rubriques étymologiques mais bien la démarche même qui consiste à poser une possibilité plutôt qu'une certitude.

On voit ainsi émerger là une posture originale et rigide qui ne laisse pas de surprendre d'autant plus que, étrangement, elle est énoncée comme allant de soi. Mais il est un autre motif d'étonnement.

## **I.2. « Le bon sens fait-il la science ? »**

La notion de « bon sens » est floue et l'on peut regretter que l'auteur ne l'ait pas définie. En effet, avec le principe d'incertitude et le chat de Schrödinger qui est à la fois vivant et mort, la physique moderne nous a habitués à opposer, d'une part, la science au bon sens de l'homme de la rue mais aussi, d'autre part, une science insolite à une science traditionnelle qui, elle, de ce fait, se trouve elle-même être une science qu'on pourrait qualifier de bon sens. Cependant, dans le présent contexte, l'usage rhétorique de la question implique une sorte de complicité bonhomme entre le questionneur et le destinataire qui cadre mal avec ces subtilités. Ce n'est donc probablement pas à elles que l'auteur fait allusion. On pourrait donc alors, à l'inverse, comprendre que ce bon sens qui n'est pas la science, ce peut être celui de la vox populi – ou d'une certaine vox populi (« Souvent femme varie », « Le chat est hypocrite », etc.) – que justement la science balaie. Ici encore, le contexte interdit cette interprétation car A.B ne critique pas le bon sens de M.M et l'approuve même ouvertement. En fin de compte, l'option qui semble devoir s'imposer est que la science ne contredit pas le bon sens mais, d'une certaine façon, le complète et le dépasse. En substance, le bon sens dit « plus on tombe de haut, plus on se fait mal » mais la science, elle, énonce la loi de la gravitation : les deux voix parlent de la même réalité mais contrairement à la première, la seconde le fait avec une méthode. Ainsi, l'opposition évoquée par A.B pourrait conduire à penser que M.M tient des propos du genre « la civilisation grecque est brillante » ou « les langues tendent à se modifier au cours du temps » qui sont de bon sens et ne contredisent pas la science mais ne font assurément pas la science.

Cependant, en fait, A.B va plus loin. En effet, reportons-nous à l'ouvrage incriminé et voyons en quoi consistent ces considérations générales. Elles sont au nombre de deux :

1) D'abord, l'énoncé d'une exigence : puisque le problème traité consiste à se demander si des mots du grec ancien pourraient provenir du sémitique, le chercheur se doit avant toute autre démarche d'explicitier les critères qu'il va utiliser à cet effet.

2) Ensuite l'énumération des critères proposés. Une fois exclus du champ de la recherche les mots dont l'origine indo-européenne est incontestable ainsi que les noms propres (dont, par définition, l'assise sémantique est inexploitable puisqu'elle ne renvoie qu'à l'individualité qui en est porteuse), deux principes sont retenus :

a) L'existence de contacts entre les mondes grec et sémitique doit être établie.

b) Plus un mot grec est proche d'un mot sémitique par la forme et par le sens, plus l'hypothèse de l'emprunt est fondée.

Ces considérations sont effectivement des idées générales et relèvent du bon sens élémentaire mais elles font plus : elles dessinent une méthode et, à ce titre, participe à la science. Pourtant, ici, on pourrait être fondé à considérer que leur mention ne lui apporte rien au terme qu'elles sont bien connues et admises de tous. Ce qu'A.B laisse donc entendre, c'est

que si M.M les rappelle, il n'a pas tort de le faire mais il n'apporte rien de nouveau : c'est un vulgarisateur « agréable à lire », dit-il, mais son livre « n'est pas destiné à des spécialistes ».

Cependant, l'ouvrage en question ne fait pas que répéter des principes devenus banals, il apporte des innovations. Qu'il soit permis de les rappeler, non par souci apologétique mais pour essayer de comprendre la démarche insolite du critique. Elles sont de trois ordres : théoriques, historiques et pratiques.

#### 1) Innovation théorique.

Pour des raisons religieuses, le premier savant à engager une réflexion sur le sujet, Samuel Bochart (1595-1667)<sup>8</sup>, voyait de l'hébreu partout de façon aussi désordonnée qu'intuitive puis, bien plus tard, William Muss-Arnolt<sup>9</sup>, Heinrich Lewy<sup>10</sup> et Maria-Luisa Mayer<sup>11</sup> ont essayé de faire le tri avec une rigueur croissante et, chacun corrigeant son prédécesseur, on aboutit à la liste d'Emilia Masson<sup>12</sup> qui représente aujourd'hui la doxa. Mais, étrangement, aucun de ces savants n'a précisé *explicitement* les critères qui leur permettent de définir un emprunt du grec au sémitique. Si les principes énoncés plus haut ne relevaient que du bon sens et de l'évidence, tous devraient aboutir au même résultat. Ce n'est pas le cas. Or, ce sont tous des savants confirmés : à qui faire confiance ? L'un vaut l'autre. Et comment juger toute nouvelle hypothèse qu'un autre savant viendrait à formuler ?

Dans un article de 1979<sup>13</sup>, j'ai signalé cette lacune méthodologique et j'ai essayé, d'une part, de dresser une grille de critères et, d'autre part, d'en tirer la conséquence, à savoir qu'on pouvait et même qu'on devait a priori l'appliquer mécaniquement à titre exploratoire à l'ensemble du lexique grec. Il s'agit, là encore, d'une idée de simple bon sens mais absolument nouvelle. En effet, jusque-là, le corpus examiné était restreint de façon arbitraire : Emilia Masson se fondait sur celui de Mayer pour le réduire et cette dernière partant elle-même de celui de ses prédécesseurs, Muss-Arnoldt et Lewy qui, à leur tour, l'avaient arbitrairement constitué au gré de leur intuition. En 1996-2006, il se trouve que Martin Bernal, dans son livre monumental, a bien voulu considérer que cet article était important<sup>14</sup> mais, tout en reprenant l'idée, il a énoncé de nouveaux critères. Etant donné que j'étais en désaccord absolu avec lui, j'en suis venu – tardivement – à les contester en publiant justement *Sém. en grec*. Comme j'y reprends évidemment mes propres idées exprimées en 1979, cet ouvrage instaure une discussion avec tous mes prédécesseurs mais aussi avec moi-même sous forme d'une autocritique ainsi que la mention de deux innovations importantes.

1) La définition de ce qu'est un étymon *fondamentalement* sémitique. Elle permet de montrer que certains mots qu'on avait pu qualifier d'emprunts sémitiques pourraient provenir en fait d'une troisième source – inconnue. Ex. *kuminon* 'cumin' et cf. *Sém. en grec*, 40.

<sup>8</sup> Samuel Bochart, *Geographia sacra seu Phaleg et Canaan*, Rouen : Pierre de Cardonel, 1646.

<sup>9</sup> William Muss-Arnolt, *On Semitic Words in Greek and Latin* [Transactions of the American Philological Association, vol. 23, t. 3], 1892, 35-156.

<sup>10</sup> Heinrich Lewy, *Die semitischen Fremdwörter im Griechischen*, Berlin : R. Gaertners, 1895.

<sup>11</sup> Maria-Luisa Mayer, *Gli imprestiti semitici in greco* [Rendiconti del Istituto Lombardo, Classe di Lettere, vol. 94], Milan, 1966.

<sup>12</sup> Emilia Masson, *Recherche sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec*, Paris : Klincksieck, 1967

<sup>13</sup> Michel Masson, *À propos des critères permettant d'établir l'origine sémitique de certains mots grecs*. Comptes rendus du GLECS, t. XXIV-XXVIII (1979-1984) : 269-287. Cet article a été suivi par plusieurs autres qui en sont le prolongement.

<sup>14</sup> Martin Bernal, *Black Athena*, New Brunswick : Rutgers University Press, 1996-2006 : I, 169.

2) Une réflexion sur le critère (2a) relatif à l'existence de contacts entre les mondes grec et sémitique. En comparant les listes de plus en plus restrictives des savants qui ont envisagé des emprunts grecs en sémitique, on perçoit un mouvement vertueux fondé sur le bon sens le plus simple : pour qu'il y ait emprunt, il faut qu'il y ait contact et, a priori, plus les contacts sont intenses et prolongés, plus les emprunts peuvent être nombreux. Or, on est mal renseigné sur les contacts anciens entre Grecs et sémitophones. La prudence commande donc qu'on ne retienne que ceux qui concernent l'exportation de denrées, éventuellement leurs contenants, leur poids et leur prix, bref, ce qu'on nomme souvent des *realia* ou encore, avec Marcel Cohen, des « mots voyageurs ». Mais les chercheurs (y compris Bernal – ce qui surprend), négligent le fait que les Grecs ont emprunté l'écriture alphabétique aux Levantins. Or cet acte comporte des implications capitales. En effet, tout ce qu'on sait de l'histoire de l'écriture nous apprend qu'on n'acquiert pas un système graphique étranger comme on achète de l'huile ou du vin. Dans tous les cas, intervient un bouleversement culturel qui coïncide avec des emprunts linguistiques et, il convient de le souligner, des emprunts qui ne sont plus seulement cantonnés aux *realia* mais qui peuvent concerner l'ensemble du lexique et même celui de la langue la plus élitiste puisque l'écriture est un bien culturel éminent<sup>15</sup>. La question qui se pose donc alors dans le cas du grec est non pas de savoir s'il y a ou non des emprunts sémitiques qui ne sont pas des *realia* mais bien de découvrir où ils sont.

Pour le linguiste, cette ouverture renouvelle radicalement la donne. Jusqu'ici, en effet, deux approches se sont succédé. La première, déductive, est celle de Bochart : il part du présupposé – indiscutable – que l'hébreu est la langue originelle et, de là, vaille que vaille, il s'efforce d'en retrouver des vestiges chez les Grecs. La seconde est inductive : au hasard de ses lectures, le sémitisant qui sait le grec rencontre des faits qui lui rappellent le monde sémitique – que ce soit des faits linguistiques ou des faits culturels et, à tort ou à raison, il en vient à supposer une influence de celui-ci sur celui-là. En fait, elle ne pose pas au départ qu'une telle influence doive être envisagée, elle la découvre ou croit la découvrir chemin faisant. Mais, à présent, avec la référence à l'adoption de l'alphabet, elle s'impose *d'emblée* au chercheur comme une sorte de défi : on ne sait pas où elle s'exerce, ni quelle est son importance – qui, soulignons-le, peut-être considérable mais tout aussi bien très réduite – mais on sait qu'elle est là et qu'elle ne peut pas ne pas être là. Elle joue le rôle de postulat et engage dans une démarche déductive.

Le fait de définir comment le problème se pose, d'exiger pour le traiter une méthode et des critères, de mentionner pour les discuter les positions des prédécesseurs constitue pour beaucoup – et probablement pour tous – les composantes même de la science. Elles sont mises en œuvre ici de façon nouvelle. Le résultat peut donc être considéré comme une avancée (modeste) de la science, sous réserve bien entendu qu'il soit validé. Or A.B non seulement ne remet pas en question ces « idées générales » et ces « propos » mais il les considère comme « de bon sens ». Cependant, ici encore, contre toute attente, pour lui, ce qui est proposé là, ce n'est pas de la science mais seulement du bon sens. Autrement dit, selon son opinion, toutes les considérations théoriques relatives à la science ne font pas partie de la science et ne sont destinées qu'aux « non-spécialistes ».

Cette posture restrictive est de même inspiration que celle que nous avons observée dans la section précédente, celle qui affirme que « s'il n'y a plus de faits établis, il n'y a plus

---

<sup>15</sup> Pour plus de détails voir *Sém. en grec*, 204-212.

de science possible » : de même que cette dernière ne doit s'intéresser qu'au certain (à l'exclusion du possible), celle qui déclare que le bon sens ne fait pas la science relègue la méthodologie au rang des accessoires. On voit donc émerger une conception originale de la science qui semble animée par un désir d'extrême rigueur mais qui ne laisse pas de troubler. En effet, d'abord, malgré leur nature inédite, ces positions sont énoncées de façon dogmatique et lapidaire, comme des évidences. On est donc fondé à les tenir pour arbitraires. Mais, ensuite, intervient un fait étrange. C'est que, au moment même où le juge mène le procès au nom d'une forme de rationalité exigeante, il en instruit un second d'une tout autre nature qui, elle, est de l'ordre du fantasmatique.

En effet, au début de sa recension, A.B déclare : « Comme le nombre des emprunts avérés faits par le grec aux langues sémitiques est restreint, les auteurs qui se sont penchés sur cette question des emprunts ne sont pas enclins à en admettre beaucoup et préfèrent souvent s'abstenir de se prononcer sur l'origine de mots que d'autres présentent comme des emprunts possibles. Telle est en particulier l'attitude d'Emilia Masson [...] et de Pierre Chantraine... ». A.B ajoute alors : « M.M entend réagir contre ce qui lui paraît être un scepticisme abusif. Il se récrie : “C'est de l'isolationisme !” et il entreprend de démontrer que l'on peut être beaucoup plus affirmatif et beaucoup plus accueillant ». Or, ces deux phrases témoignent de curieuses dérives :

D'abord, en mettant entre guillemets l'exclamation « C'est de l'isolationisme ! », A.B. laisse entendre qu'elle est de moi (y compris la faute d'orthographe). Or, il la fabrique : je n'ai jamais écrit cette phrase. D'autre part, alors qu'il aurait pu simplement écrire : « M. M. dit », il choisit de colorer le propos en précisant : « Il se récrie ». Mais se récrier, c'est « s'exclamer sous l'effet d'une vive émotion (plutôt en mauvaise part)<sup>16</sup> ». On fait donc comprendre que M. M. est un exalté dégainant contre les savants les plus sérieux, impression que vient confirmer la fin de la phrase et aussi, en conclusion de l'article, le fait que l'ouvrage est qualifié de « livre enthousiaste ».

Or, on ne trouvera nulle part dans le corps de l'ouvrage la moindre trace de véhémence ou simplement d'affectivité. Je pousse même la sérénité – la démarche est assez rare pour être soulignée – jusqu'à consacrer le premier chapitre à une autocritique où, justement, je me repens d'avoir fait preuve d'un « anti-isolationnisme » un peu trop vengeur dans des articles antérieurs. En fait, même, ce que mon ouvrage propose, on l'a vu, c'est précisément une méthode permettant de couper court à tout débordement émotif. A aucun moment, je n'ai critiqué la rigueur d'Emilia Masson et de Chantraine (v. pp. 37-45, 290). Ce que je regrette simplement, c'est qu'aucun de ces savants n'ait précisé *explicitement* les critères qui leur permettent de définir un emprunt du grec au sémitique. En cela, leur rigueur est en défaut et toute la thèse de *Sém. en grec.* tient en deux points : d'abord, dire que cette définition des critères s'impose si l'on veut éviter de se perdre dans des élans intuitifs ou, au contraire, dans un scepticisme goguenard – que certains, en retour, pourraient juger abusif. Ensuite, essayer de dresser une grille de ces critères et de la mettre en application pour ainsi dire mécaniquement.

Ainsi, contre toute vraisemblance, A.B fabrique de toute pièce un livre et un auteur qui n'existent pas. Avec une conséquence grave : il jette *globalement* le doute sur la crédibilité

---

<sup>16</sup> Définition du dictionnaire *Le Petit Robert/Langue française*.

scientifique de l'auteur. En effet, si l'exaltation est acceptable et même appréciée chez un romancier ou un journaliste, elle déconsidère un scientifique.

Le jugement est aussi négatif – et injuste – que le premier mais, bien qu'il soit proféré, lui aussi, avec la plus grande assurance, il le contredit de deux façons. En effet, il campe un personnage animé par la passion, ce mouvement de l'âme qui fait perdre la tête et dire n'importe quoi. Or, précédemment, ce même personnage s'est vu crédité de bon sens et même d'un bon sens excessif. D'autre part, la passion est entière, conquérante, elle ne connaît pas la prudence, seulement des certitudes. Or, là encore, il a été reproché à M.M de ne « proposer que des possibilités » et pas de certitudes – et donc de faire preuve d'un manque de passion caractérisé. On se retrouve donc avec deux M.M contradictoires. Que signifie cette construction faite d'une réécriture de la Science et d'une fantasmagorie incohérente ? On pourrait penser que l'article est tout simplement bâclé mais tel n'est pas le cas car son auteur aurait fort bien pu refuser de faire la recension ou se contenter d'un bref "Vient de paraître" ou encore d'un résumé neutre mais, au contraire, il lui a consacré trois pages circonstanciées qui prouvent son intérêt pour le sujet. S'agirait-il alors d'un règlement de compte ? Encore moins puisque M.M est un parfait inconnu pour A.B. Mystère donc. Mais, plutôt que de conclure hâtivement à l'incohérence et d'en profiter pour se plaire à un plaidoyer pro domo, il a paru plus fructueux d'essayer de trouver une forme de cohérence dans la démonstration d'A.B en la comparant à une seconde recension, celle de Cyrille Aslanoff.

## II. Cyril Aslanoff

Comme celle d'Alain Blanc, sa recension est adossée à une théorie scientifique mais de façon beaucoup plus discrète et beaucoup plus nuancée. A vrai dire, on ne l'identifie même réellement qu'en fin de parcours, au dernier paragraphe, à la suite d'un étrange glissement de la pensée.

En effet, il commence par la formulation d'un jugement très favorable à l'auteur dont il dit : « D'une façon générale, ses analyses étymologiques sont convaincantes parce qu'elles sont nourries par son compétence dans le domaine de la linguistique hébraïque et sémitique ». Il constate alors que l'ouvrage est divisé en deux parties, la première consacrée aux « *Mots voyageurs* » où sont traités des mots désignant des realia et la seconde qui ouvre sur de « *Nouvelles perspectives* » mettant en jeu des mots de sens beaucoup plus général. Il passe très vite sur la 1<sup>ère</sup> mais consacre l'essentiel de l'article à la 2<sup>nde</sup> et, à son propos, déclare : « En général, les étymologies sémitiques que M.M propose sont beaucoup moins convaincantes lorsqu'elles concernent des mots liés aux contacts commerciaux ». On voit donc que l'approbation exprimée dans le jugement liminaire se trouve à présent réduite et la formulation donne l'impression que seule la 1<sup>ère</sup> partie reste satisfaisante. C'est ce que confirme la suite de la recension : une dizaine de paragraphes sont consacrés à l'énumération d'étymologies tenues pour critiquables en regard d'un unique paragraphe signalant une étymologie jugée acceptable avec un effet négatif d'autant plus remarquable que cette dernière ne concerne qu'un mot de grec très tardif (+ 6<sup>ème</sup> siècle) cité en *Annexe* et qui aurait aussi bien pu ne pas être mentionné dans l'ouvrage<sup>17</sup>.

---

<sup>17</sup> Il s'agit de *mazarion*, mot désignant sans doute un vêtement. Il n'a été mentionné par l'auteur que pour montrer la continuité des contacts entre le monde grec et le Levant.

Mais un nouveau glissement intervient dans le paragraphe final où s'exprime une critique plus radicale encore puisqu'elle est d'ordre méthodologique : c'est que M.M suit « la tendance caractéristique des chercheurs qui veulent décrire les effets de contacts entre langues uniquement dans le domaine lexical sans tenir compte de la dimension grammaticale du point de vue structurel ». Et C.A de préciser : « J'ai récemment publié un article où j'examine le cas de contacts entre le grec archaïque et les langues sémitiques nord-occidentales sans prendre en compte la dimension lexicale mais en me concentrant sur la phonologie, la morphologie et la syntaxe<sup>18</sup>. Les conclusions de M.M sont parentes des miennes, à savoir que les langues sémitiques nord-occidentales et en particulier le phénicien ont exercé une influence très importante sur le grec archaïque. Ainsi il est clair que des faits peu nombreux mais ancrés dans les fondements grammaticaux de la langue sont plus convaincants qu'une abondance de faits étymologiques insuffisamment articulés au terrain solide de l'analyse structurale<sup>19</sup>. » Autrement dit, du point de vue épistémologique, C.A institue une nouvelle donne qui met en cause non pas tel ou tel fait particulier de l'ouvrage de M.M mais bien le fondement même de sa démarche – ainsi que, notons-le au passage, celle de tous ses prédécesseurs – qui est effectivement entièrement axée sur l'étymologie lexicale. Il convient de souligner que cette déclaration revêt une valeur d'autant plus significative qu'elle est exprimée en position finale et vient en quelque sorte signer l'article. D'autre part, comme elle vient coiffer la très longue énumération de critiques sans aucune contrepartie positive, elle sonne comme un verdict global totalement négatif.

Mais on voit donc qu'on se heurte à une contradiction puisque, en début d'article, les analyses étymologiques sont jugées « d'une façon générale... convaincantes » alors qu'on nous dit en fin de parcours qu'elles ne valent rien et que, de toute façon, il est vain d'aborder le problème par l'étymologie.

Autrement dit, nous nous retrouvons dans la même situation qu'avec la recension d'A.B : dans les deux cas, au nom d'une théorie scientifique, l'ouvrage incriminé est jugé insatisfaisant mais, dans les deux cas, le juge semble incohérent. Apparemment, nous ajoutons donc du mystère au mystère. Mais apparemment seulement car le texte de C.A contient une clé. Elle est involontairement fournie par le déploiement des arguments négatifs.

Bien que l'exercice soit fastidieux, il importe de les reprendre tous car c'est seulement ainsi qu'on peut découvrir chez le censeur une sorte de stratégie mentale. Elles sont de deux types : celles qui portent sur des considérations générales et celles, plus nombreuses, qui portent sur des rubriques étymologiques ponctuelles.

### 1. Premier type

- C.A déclare (p. 132) que, lorsqu'on ne réussit pas à attribuer une origine indo-européenne à un mot grec, « aux yeux de l'auteur [M.M], le vide étymologique est une raison suffisante pour établir (*li-kbóa*) une origine sémitique fondée sur la ressemblance extérieure entre les signes ». Or, je ne dis évidemment rien de tel mais seulement et très banalement que ce vide *autorise* à émettre une *proposition* allant dans ce sens – alors que la formulation de C.A peut donner l'impression d'une détermination conquérante et inconsidérée à affirmer des étymologies sémitiques.

<sup>18</sup> « Northwest Semitic Structural Influences on Archaic Greek : A Reassessment », *Judaica Petropolitana* I (2013), 17-33.

<sup>19</sup> Littéralement : « dont une partie n'est pas suffisamment assise sur etc... ».



• Il est mentionné dans le livre, d'une part, que l'emprunt de l'alphabet par les Grecs suppose un contact avec une population sémitique créditée de prestige et, d'autre part, qu'un certain nombre de mots grecs dont l'étymon pourrait être envisagé comme sémitique sont associées au luxe et au raffinement. Or (p. 283-284), un certain nombre d'entre eux figurent dans les épopées, textes écrits dans une langue aristocratique. Une ouverture est alors proposée (p. 284) : « On pourrait donc supposer que la plupart [d'entre eux], sinon tous, ont été effectués dans le même esprit. » Il ne s'agit pas d'une affirmation mais d'une hypothèse et, plus précisément, d'une hypothèse de travail signalée en conclusion pour de futures réflexions. Mais C.A, lui, affecte d'y voir une affirmation et déclare (p. 133), non sans condescendance : « Cette interprétation révèle une certaine naïveté. Plus, il est difficile d'évaluer le niveau de langue de l'épopée homérique du point de vue sociolinguistique en l'absence d'autres textes qui pourraient constituer des alternatives au registre élevé de l'épopée. Mais, en substance, la relation que M.M met en relief entre la dimension aristocratique et la perméabilité à la langue phénicienne n'est pas convaincante. » Il est clair que rien ne prouve que les mots considérés appartiennent spécifiquement à un niveau de langue aristocratique mais rien ne prouve le contraire non plus et je me contente simplement de poser la question en laissant à d'autres le soin d'en débattre. C.A déforme le propos.

• Dans le paragraphe suivant, en prolongement du même thème, C.A prétend que « M.M rattache l'afflux massif (*hazramat šēfā*) de mots sémitiques en grec à l'adoption de l'alphabet phénicien ». Or, je n'ai jamais parlé « d'afflux massif » et, tout au contraire, j'ai expressément souligné (pp. 282, 291 et 4<sup>ème</sup> de couverture) la faible importance numérique des mots qu'on pourrait retenir comme candidats à l'emprunt. Mais à cette distorsion, il en ajoute une seconde en m'attribuant l'idée que l'introduction d'emprunts sémitiques en grec serait conditionnée par l'emprunt de l'alphabet et donc nécessairement postérieurs à cet évènement. Je ne dis rien de tel mais seulement que le dit évènement implique un climat, une disposition du monde grec à accepter une influence sémitique et, par là même, des emprunts lexicaux mais cette disposition a très bien pu s'épanouir *avant* l'adoption de l'alphabet et précisément favoriser l'acceptation de ce dernier.

## 2. Second type

Pas moins de dix rubriques de *S en gr* sont mises en cause.

• Dans quatre cas, C.A affirme simplement que les étymologies sont « forcées ou générales »<sup>20</sup>. Or, d'une part, le qualificatif « générales » n'apporte ici aucune information il ne sert qu'à gonfler le sens de l'adjectif qui précède (« forcées ») à la façon d'un superlatif ; et, d'autre part et surtout, aucune argumentation n'est avancée : la critique se résume à un jugement d'autorité.

• *askeō* 'façonner, travailler'

C.A : « Beekes<sup>21</sup> voit dans *askeō* un dérivé du nom *askos* 'cuir travaillé', explication plausible si l'on tient compte du fait que la plupart des verbes en *-eō* sont des dénominatifs ». Or ce n'est pas du tout ce que dit Beekes dont voici le texte : « The oldest meaning may be 'to fashion material, embellish or refine it'. As *DELG* remarks, it could be a denominative of *askos*, implying an original meaning 'to prepare a skin', but this remains uncertain ». Il ne dit

<sup>20</sup> « *dxukim o klaliim* » (p. 135).

<sup>21</sup> Robert Stephen Paul Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 2 vol., Leiden : Brill, 2009.

donc pas que *askos* veut dire ‘cuir travaillé’ et il a raison car *askos* n’est jamais attesté que dans le sens de ‘peau d’un animal écorché’ et, de là, ‘outre’ sans aucune connotation particulière de raffinement. Il en résulte que le rapprochement entre *askos* et *askeō* ne s’impose en aucune manière et c’est précisément la conclusion de Beekes puisqu’il affecte le lemme du sigle < ? > symbolisant chez lui les étymologies obscures. En cela, il suit le *DELG* qui dit expressément : « rien ne vient appuyer cette hypothèse ». C.A détourne donc le sens d’un mot ainsi que la conclusion des deux autorités sur lesquelles il se fonde pour faire croire qu’il existe une étymologie bien établie que j’aurais négligée.

- En ce qui concerne *malatēres* ‘matelot’, je dis simplement : « on pourrait suivre Mayer (: 341) en la citant in extenso ». Suit la citation en question : « Pour cette glose, il pourrait être utile de signaler la possibilité d’un rapprochement avec l’hb. *mallaḥ* ‘matelot... ». J’ajoute à ces propos très prudents une non moins prudente note que je prends le soin de présenter entre crochets pour en souligner le caractère marginal : « L’emprunt, provenant peut-être du phénicien, peut être considéré comme très ancien si l’on tient compte du rapprochement avec le mycénien *ma-ra-te-u* ‘nom de métier’... ». Mais C.A déclare : « M.M attribue à ce mot [*malatēres*] l’étymon *mallaḥ* et il invoque même vers la forme mycénienne *ma-ra-te-u* qu’il interprète comme *malateus* bien que ce mot puisse être interprété comme *maratheus*... ». Or, je ne dis rien de tel : je renvoie seulement à tout hasard à une possibilité (« si l’on tient compte... ») au demeurant très vague (‘nom de métier’ !...) et je laisse à qui voudra bien la prendre en compte le soin de l’évaluer étant bien sûr entendu qu’il devra, d’une part, d’établir que ce « nom de métier » est effectivement celui d’un matelot – ce qui n’a rien d’évident – et, d’autre part, s’assurer qu’aucune hypothèse contraire ne peut être opposée (à commencer, donc, évidemment, par celle que véhicule la lecture *maratheus*).

La remarque de C.A n’est donc due qu’à une lecture biaisée mais elle présente un inconvénient majeur : elle occupe douze lignes et fait oublier l’essentiel qui est de savoir si le rapprochement entre *malatēres* et hb. *mallaḥ* est pertinent. Or, sur ce point C.A n’avance qu’un seul argument pour contrer l’hypothèse de Mayer : le mot grec ne comporte qu’un seul *l* alors que l’hébreu (et les autres langues sémitiques) en ont deux. Il pourrait assurément être rédhibitoire si l’on se situait dans la perspective de la grammaire comparée mais, ici, nous sommes dans celle de l’emprunt où l’on sait que les correspondances phonétiques ne présentent pas la même régularité. C’est ainsi que le grec *kinura* ‘sorte de lyre’ dont on s’entend à considérer qu’il repose sur un étymon documenté par l’hébreu *kinnor* ‘sorte de lyre’ a perdu la géminée dans le processus de l’emprunt et que, pour reprendre l’exemple fourni par C.A, si, dans la forme *sakkos* ‘sac’, la gémination sémitique est respectée, on trouve aussi le diminutif *sakion* à côté de *sakkion*<sup>22</sup>.

- *zaps* ; *zalē*

C.A : « La tentative de rattacher les mots *zalē* et *zaps* ‘tempête’ aux racines sémitiques ZLL et Z<sup>c</sup>P (p. 233-234) n’est pas convaincante. D’abord la correspondance sémantique entre le sens psychologique (*za<sup>c</sup>ap* ‘colère’) et le sens matériel (‘tempête’) n’est pas satisfaisant. Ensuite la consonne représentée par le graphème grec {ζ} n’est pas [z] en grec ancien mais [dz] en grec archaïque et [zd] en grec classique ».

<sup>22</sup> Cf. Chantraine, op. cit., s.v. De même encore on trouve *kados* ‘jarre, vase’ à côté de *kaddikhos* et *kaddizō*.

Examinons chacun des deux arguments. Le premier, celui de l'écart sémantique entre la colère et la tempête, est artificiel. D'abord, parce que le lien entre les deux notions est si évident qu'il serait oiseux de rappeler les parallélismes formés par fr. *tempête/tempêter*, angl. *a storm/to storm*, arabe *zawba<sup>c</sup>a-* 'tempête'/*zaba<sup>c</sup>a* 'tempêter', etc. et, ensuite et surtout, C.A omet d'observer que, à la page 233, il est mentionné que la racine Z<sup>C</sup>P est justement bel et bien représentée par les *deux* sens (héb. *za<sup>c</sup>ap* 'colère' et judéo-araméen *za<sup>c</sup>ap-a* 'tempête').

Le second argument est tout aussi artificiel. Certes, le graphème sémitique Z note une sifflante sonore simple alors que le graphème grec {ζ} note un agrégat et, dans le cadre d'une analyse phonologique, ce serait une erreur grave que de les confondre. Mais C.A sait bien que la correspondance proposée ici n'est pas envisagée dans cette perspective scientifique mais tout simplement dans celle, empirique, du processus de l'emprunt. Il sait bien que les emprunteurs ne sont pas des phonologues et qu'ils transposent les réalisations phoniques étrangères avec les moyens du bord. C'est ainsi que les francophones qui ne disposent pas de la pharyngale sourde [x] la rendent très souvent pas un [k] (comme dans le cas de *calife* < arabe *xalīfa-*) mais, parfois aussi, par un [r] uvulaire (comme dans le cas du nom de la localité israélienne nommée *Arziv*, de l'hébreu *axziv*). Si donc on se place dans la situation d'un hellénophone confronté à un mot étranger comportant une sifflante sonore simple [z], que fera-t-il ? Il procédera de même, c'est-à-dire qu'il sélectionnera dans son répertoire phonique les réalisations les moins éloignées de la réalité sonore étrangère, quitte à l'altérer et, en l'occurrence, ce sera soit la sifflante sourde [s], soit la séquence notée graphiquement par {ζ} comportant une sifflante sonore.

Au total, aucun des deux arguments ne peut être retenu.

• *gaiōn* (cf. : 272-273)

C.A : « Parfois M.M propose une étymologie sémitique même lorsque Chantraine reconstitue une étymologie indo-européenne convaincante. C'est ainsi qu'il [M.M] rattache l'adjectif homérique *gaiōn* à la racine sémitique GWY (cf. héb. *ga'awa* 'fierté') » Or, je ne dis pas que je « rattache » mais que « il serait tentant d'invoquer une coïncidence avec les langues sémitiques » Et j'explique que cette tentation est à prendre avec précaution car j'enchaîne immédiatement : « Cependant cette hypothèse est affaiblie par la glose d'Hésychius ». Plus, ce que C.A omet de signaler, c'est que le bref exposé consacré à *gaiōn* est relégué en *Nota bene*, c'est-à-dire en position marginale. Il transforme donc en affirmation une mise en garde signalée en passant. Mais il omet en même temps de mentionner le fait pourtant précisé qui justifie la relégation en *Nota bene*, à savoir que l'adjectif homérique n'est connu que par deux contextes : l'expression stéréotypée *kudei gaiōn* 'fier de sa gloire'<sup>23</sup> et une glose lapidaire d'Hésychius – c'est-à-dire par une documentation très mince qui doit donc a priori inciter à considérer toute hypothèse étymologique avec circonspection – y compris celle de Chantraine.

C'est précisément ce qui m'a porté à réexaminer cette dernière et à la critiquer. En effet, il reconstruit une forme *\*gawiōn* qu'il rapproche de *gauros* (*\*gaw + ros*) 'fier, dédaigneux' mais aussi de *ganumai* 'resplendir, se réjouir' et *gētheō* 'se réjouir' ainsi que du

---

<sup>23</sup> Cf. Il. 1, 405 ; 5, 906 ; etc. Il s'agit d'une épithète de Zeus, d'Arès et de Briarée. Elle apparaît aussi chez Empédocle (24, 7), et s'applique à la majesté du soleil divin mais manifestement en écho à la formule homérique.

latin *gaudeo* ‘se réjouir’. Mais la sémantique fait difficulté : les contextes où figurent *gauros* et *gaiōn* évoquent une majesté lointaine non dénuée d’arrogance qui cadre mal avec la détente que suppose la réjouissance. Or, C.A se contente de balayer l’argument en le jugeant « artificiel » (*mlaxuti*) alors que la seule réponse possible consisterait à produire plusieurs parallélismes sémantiques ‘fier/joyeux’. Non seulement C.A s’en tient à l’argument d’autorité mais il falsifie la donne en faisant état du mot *gauros* qu’il traduit en hébreu par « *cohel* », c’est-à-dire ‘joyeux’, sens qu’il n’a pas en grec<sup>24</sup>.

• *thauma*

C.A : « Encore moins convaincantes sont les tentatives acrobatiques de M.M de rattacher le mot *thauma* ‘merveille’ de la racine TWH qui apparaît dans des mots hébreux comme *taha* ou *tohe* ‘être étonné’ (p. 273-280) car on ne manque pas d’étymologies indo-européennes convaincantes pour rendre compte du mot grec ».

Cette affirmation est d’une légèreté étonnante. D’abord, si l’on « ne manque pas d’étymologies etc. », cela signifie qu’il y en a plusieurs qui entrent en concurrence, donc que les spécialistes ne s’accordent pas et donc qu’elles ne sont pas si convaincantes que le dit C.A. Mais, en fait, il n’en existe qu’une, celle qui rapproche *thauma* de *thea* ‘vue, spectacle’. Or, elle est mentionnée chez Chantraine mais, à juste titre, avec des réserves dûment signalées p. 273 de *Sém. en grec* et confirmées par Beekes : « It is possible, though by no means certain, that *thauma* etc. are verbal nouns of a word for ‘see, observe’ » et il attribue au lemme le sigle <PG>, c’est-à-dire : pré-grec – donc non indo-européen. Et l’on comprend aisément pourquoi : c’est que le lien sémantique entre ‘voir’ et ‘étonnement’ n’est fondé sur rien.

Mais voyons à présent en quoi les tentatives de M.M mériteraient ce qualificatif très désobligeant de « acrobatiques » (*lulyaniot*) : « M.M essaie de reconstituer le champ sémantique dans lequel le concept de merveille et d’émerveillement est voisin de celui de l’étonnement. Cela est peut-être justifié du point de vue des langues sémitiques mais il ne s’ensuit pas qu’on doive transposer à toute force ce lien sémantique au champ sémantique de *thauma* en grec. Nous avons là une interprétation sémantique compliquée (*murkav*) et forcée (*m’ulac*) qui ne vise qu’à détacher *thauma* des étymologies indo-européennes admises (*mkubalim*) au profit d’une étymologie sémitique. »

Qu’en est-il ? D’abord, bien entendu, puisqu’il n’existe pas pour ce mot d’étymologies indo-européennes admises, l’interprétation n’est proposée que parce qu’il y a un vide. Reste alors qu’elle serait « acrobatique », « forcée », « compliquée ». Mais C.A n’explique pas en quoi : il se contente de dire trois fois la formule comme certain personnage de Lewis Carroll. Or, il est vrai que la démarche étymologique proposée est moins simple que celle qui fait venir *rose* de *rosa* mais c’est le lot de la plupart des étymologies. A cet égard, on pourrait se

<sup>24</sup> A propos des mots *ganumai* et *gētheō* impliqués dans la problématique, il aurait peut-être fallu signaler que l’interprétation de Chantraine ne coule pas de source : il voit dans *ganumai* une racine *gau-* en analysant l’élément *-nu-* en *n + u*, ce dernier représentant un élargissement de la racine – ce qui semble être une explication ad hoc (ordinairement, ce *-u-* est plutôt envisagé comme un élargissement de l’infixe nasal *n-*). Quant à *gētheō*, il le fait dériver d’un \**gāw-eth-eō* mais sans conviction. D’autre part, puisque le mot *gaiōn* n’apparaît que dans le syntagme *gaiōn kudei* et que son interprétation dépend largement du sens du mot *kudos*, j’aurais également dû insister sur le fait que ce mot n’est traduit ici par ‘gloire’ que par commodité mais que son sens réel est celui qu’Émile Benveniste a bien mis en lumière, à savoir : « un avantage de suprématie qui se manifeste par un triomphe d’essence magique, avantage tantôt permanent quand il est aux mains de Zeus, tantôt temporaire quand les dieux l’octroient aux hommes » (*Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris : Éditions de Minuit, 1969 : II, 68).

reporter à celles qu'on trouve chez Émile Benveniste et plus particulièrement à celle qui rapproche les mots qui en latin désignent l'ennemi (*hostis*) et en germanique l'hôte (got. *gasts*, angl. *guest*)<sup>25</sup> car, précisément, elle a servi de modèle à celle que j'avance pour *thauma*.

A première vue, on se heurte à un paradoxe : l'invité n'est pas un ennemi. Mais, 1<sup>ère</sup> étape, Benveniste observe l'ensemble du champ sémantique des mots de type *hostis* et il constate que certains présentent en commun une caractéristique qui les singularisent par rapport à tout le reste. Il apparaît alors, 2<sup>ème</sup> étape, que cette caractéristique permet de considérer ce sous-ensemble comme antérieur à la masse des autres attestations et que, 3<sup>ème</sup> étape, on peut voir dans cette opposition le signe d'un glissement sémantique. Or, 4<sup>ème</sup> étape, il apparaît que cette nuance ancienne de sens présente en latin est articulée à une façon archaïque de voir le monde (en l'occurrence, il s'agit d'une pratique sociale de type potlatch) qui, une fois dûment exposée, permet d'établir un lien avec le sens attesté en germanique (5<sup>ème</sup> étape). Il s'agit là d'une démonstration assurément complexe mais nul ne songe à la qualifier d'acrobatie sauf à critiquer l'une des étapes (ou plusieurs d'entre elles).

Or, dans *Sém. en grec*, la structure de la démonstration relative à *thauma* est exactement de même structure en 5 temps :

1) Prise en compte de tout le champ sémantique de *thauma* ('étonnement').

2) On constate une singularité dans plusieurs contextes des épopées : l'étonnement est lié au surnaturel' et correspond donc à une expérience plus intense que l'étonnement banal.

3) L'évolution sémantique faisant passer de l'intense au banal est extrêmement courante et probablement universelle (cf., par ex., celle de *formidable*, *terrible*, *étonnant* en français ou de *deinos* en grec). On peut donc admettre que le sens de 'étonnement est lié au surnaturel' est premier.

4) La disposition à admettre l'irruption du surnaturel dans le quotidien, devenue rare, est partagée dans le tout le monde antique et particulièrement dans le monde sémitique (fait eux aussi bien connu et amplement documenté).

5) On est fondé à envisager de rapprocher *thauma* de certains mots sémitiques de même consonance et dont le sens est conforme à ce qui a été observé précédemment à propos de *thauma*.

Le développement est ni plus ni moins complexe que chez E. Benveniste. Il l'est même un peu moins du fait que la frontière qui sépare les termes envisagés (étonnement / émerveillement) est de type hypersème / hyposème (donc sans contradiction) alors que, chez Benveniste, elle relève de la contradiction (a priori un ennemi n'est pas un hôte). Naturellement, cette identité de structure n'implique pas la validité de la démonstration mais si l'on veut la qualifier d'acrobatie, il faut établir explicitement où se situe l'erreur. Sur ce point, C.A se contente d'affirmer que l'irruption du surnaturel est « peut-être justifiée dans le domaine sémitique » mais pas nécessairement dans le domaine grec. Cependant il n'apporte aucun argument et il serait sans doute bien embarrassé pour le faire tant il est notoire que les épopées baignent dans le surnaturel<sup>26</sup>.

<sup>25</sup> *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, op. cit., II, 92-96.

<sup>26</sup> Cf., entre autres, l'ouvrage, certes ancien mais fondamental, de Fernand Robert, *Homère*, Paris : PUF, 1950, en particulier 1-62.

• *kosmos*

C.A : « D'une façon générale, il semble que les interprétations sémantiques alambiquées avancées par M.M servent à compenser le peu d'attention qu'il porte à la dimension morphologique ».

L'accusation est grave puisqu'elle ne concerne pas un manquement particulier mais toute la démarche de l'accusé. On s'attend donc à ce que plusieurs exemples soient fournis. Or C.A n'en fournit qu'un seul et, qui plus est, infondé : « Il en est ainsi à propos de *kosmos* 'ordre' que l'auteur veut à tout prix rattacher à la racine QSM [...] mais tous ses efforts ne prennent pas en compte le fait très simple qui ruine radicalement son hypothèse, à savoir que, dans le mot *kosmos*, l'élément *-mos* appartient à la partie morphologique du mot ». Il n'est pas besoin d'être un grand helléniste pour savoir que le suffixe *-mos* est l'un des plus productif du grec et que l'hypothèse d'une formation *kos* + *mos* tend à s'imposer prioritairement à l'esprit. Cependant, on doit garder à l'esprit que, si cette analyse est statistiquement fondée, elle ne constitue pas une règle sans exception. On doit se souvenir que si, par exemple, le suffixe français *-ment* sert à former de nombreux noms déverbatifs, il ne s'ensuit pas que *truchement* vienne d'un verbe *\*trucher* pas plus qu'un *minaret* serait originellement un petit *\*minar*. Ou encore, pour revenir au domaine du grec, l'existence d'un suffixe *-tos* d'origine indo-européenne (cf. *phor-tos*, *plou-tos*) qu'on doive nécessairement analyser le nom de la plante aromatique *kostos* en *kos* + *tos* que tout le monde s'accorde à considérer comme un emprunt. J'aurais peut-être dû rappeler ces évidences mais je n'ai pas cru devoir le faire car toute ma démonstration part explicitement du fait que je tiens pour peu convaincantes les étymologies indo-européennes de *kosmos* et, par voie de conséquence, l'analyse en *kos* + *mos*.

La suite du développement de C.A n'est pas moins étonnante. Elle consiste à rappeler au lecteur à quel point M.M a tort de renoncer à une étymologie indo-européenne qui semble s'imposer. Il commence par rappeler à cet effet que l'élément *kos-* est proche de l'élément *kas-* du nom propre *Kastōr* qui serait à rapprocher du verbe *kekasmai* 'être excellent' (*kekadmenos* au participe). On aurait donc affaire à une racine *kad-*. Mais si ces considérations peuvent éclairer l'étymologie de *Kastōr*, on ne comprend pas en quoi elles pourraient fonder celle de *kosmos* car, du point de vue sémantique on ne voit pas le rapport entre la notion d'ordre et celle d'excellence. Mais curieusement, sans transition, C.A déclare : « Si l'on pose que *kosmos* est issu de *\*kons-mos*, il n'y a aucun obstacle à reconnaître un lien étymologique entre *\*kons* et *\*kas* en se référant à la réalisation grecque de l'alternance indo-européenne *\*kons-/kns*, qui se manifeste dans le latin *censeo* 'déclarer' et le sanskrit *śámsayati* 'il annonce', *śastí* 'éloge' ». La surprise est double car, d'une part, sans crier gare, C.A propose une seconde option étymologique (la racine *\*kas* – ou, plus exactement *\*kns*) en contradiction avec celle qu'il vient de défendre (la racine *\*kad*) et, d'autre part, il apparaît que, du point de vue sémantique, cette seconde thèse ne vaut pas mieux que la première : quel rapport, en effet, entre la notion de 'mettre en ordre' et celle de 'déclarer, annoncer, faire l'éloge'<sup>27</sup> ? Pour que le rapprochement soit acceptable, il faudrait

---

<sup>27</sup> Le sens fondamental de la racine est bien résumé par Ernout-Meillet : « déclarer de façon formelle ou solennelle ». (*Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris : Klincksieck, 1932 (et rééd.). Cf. de même Julius Pokorny, *Indo-germanisches etymologisches Wörterbuch* (1898), rééd. Munich/Berne : Francke, 1959-1969 : « Feierlich sprechen, verkündigen » ainsi que l'étude très approfondie de José Luis Garcia-Ramon : *lat. censere, got. hazjan und das idg. Präsens*

l'appui de plusieurs parallélismes sémantiques : en leur absence, il faut renoncer à l'hypothèse.

Nous venons de faire le tour de tous les arguments avancés par C.A pour nourrir son réquisitoire. Aucun ne résiste à l'analyse. Dans tous les cas il invente : soit en surinterprétant (cf. les deux § relatifs à l'alphabet, *gaiōn*), soit en introduisant des falsifications (cf. ampleur des emprunts, traduction de *askos* et de *gauros*), soit en prétendant à tort qu'il préexiste une étymologie indo-européenne bien établie (cf. *askeō*, *gaiōn*, *thauma*, *kosmos*), soit en imaginant des lacunes (cf. *malatēres* et *zāp-a*, s.v. *zaps* ;) ou des obligations abusives (à propos du suffixe *-mos* ou de l'accueil du *z* sémitique). Mais, ici aussi, on négligera le plaidoyer pro domo pour se concentrer sur le mécanisme présidant à l'élaboration du procès.

On remarquera donc d'abord une évidence : les arguments de C.A ne sont pas solides mais ils sont là et leur simple présence témoigne d'un mécontentement à l'égard du livre de M.M. Cependant, rappelons-le, ils sont précédés par une déclaration positive : « dans un premier temps, les analyses étymologiques sont jugées « d'une façon générale... convaincantes ». Or, l'insatisfaction n'est pas présentée comme succédant et supplantant la satisfaction : elle coexiste avec elle mais elle est exprimée au moyen d'une longue suite de fantasmes qui s'accumulent sans jamais atteindre leur cible. Tout se passe donc comme si le sujet, au moment même où il s'admet convaincu, était gêné par "quelque chose" de diffus et pourtant bien présent mais qui lui échappe. Il s'épuise à lancer des arguments tous plus faibles les uns que les autres et son exaspération le porte même à user de qualificatifs auto-réalisateurs et gratuitement désobligeants comme « acrobatique », « forcé », « alambiqué », « naïf ».

Plus, C.A va jusqu'à convoquer la science en condamnant l'approche lexicale de M.M (et de tous ses prédécesseurs) pour préconiser une méthode nouvelle qui, elle, s'appuie sur la phonétique et la syntaxe. L'auteur ne l'expose pas en détail et se contente de renvoyer à un article<sup>28</sup>. Or, il vaut la peine de s'y reporter. D'abord, parce qu'on y découvre une idée qui est en soi excellente, celle d'observer des isoglosses structurelles (*Sprachbünde*) communes au grec archaïque et au sémitique<sup>29</sup>. Ensuite, parce qu'on s'aperçoit que cette démarche inédite n'est en rien incompatible avec la prise en compte du lexique : en fait, les deux approches ne sont pas contradictoires mais convergentes et elles se confortent mutuellement. Enfin, parce que, dans cet article, l'auteur ne cherche jamais à les opposer et se contente de déclarer en conclusion : « The task of the linguist is to dig into the deep structures of the language in order to unveil the impacts of contact with Phoenician on the grammatical system and not only on the external representation of the language ». Cependant, de cela, on ne se rend compte qu'en allant consulter l'article. Tant que la thèse était présentée in abstracto, comme elle l'est dans la recension, elle pouvait donner l'impression qu'elle rendait sa rivale obsolète mais, lorsqu'on la matérialise, l'opposition s'évanouit complètement et la mention de l'article

---

\*kens-e-ti..., in *Indogermanica et italica. Festschrift Helmut Rix*, Innsbruck : G. Meiser, 1993, 106-130. Aucun de ces ouvrages ne cherche à rattacher *kosmos* à cette famille de mots.

<sup>28</sup> Cyrille Aslanoff, « Northwest Semitic Structural Influences on Archaic Greek », op. cit., 17-33. Je regrette vivement de n'avoir pas pu faire mention dans mon ouvrage de l'article de C.A (les deux publications sont parues en même temps en 2013).

<sup>29</sup> Par exemple, le fait qu'on retrouve en grec ancien et dans les langues sémitiques du nord-ouest non seulement la présence d'un article défini mais aussi le procédé syntaxique très original consistant à répéter l'article lorsque le nom est suivi d'un adjectif.

se métamorphose en une simple information assurément utile mais incidente. Et l'on voit la conséquence : cette théorie scientifique qui, après la litanie des griefs fantasmés, venait en apothéose, au nom de la Science, porter le coup de grâce à l'ouvrage incriminé, se révèle n'être que poudre aux yeux et, comme tout le reste de l'échafaudage, la référence épistémologique n'est qu'un paravent dressé pour conjurer un malaise.

Nous avons donc affaire à une démonstration scientifique qui, à défaut d'obéir à une cohérence rationnelle, présente pourtant une sorte de cohérence mais qui, elle est d'ordre psychologique. Et cette constatation nous ramène à la critique d'A.B car, malgré la différence de présentation, cette dernière comporte une grande ressemblance typologique avec celle de C.A.

En effet, d'une part, les deux recensions sont fondées sur des fantasmes. Celle d'A.B invente d'emblée un personnage enthousiaste et brouillon qui, ipso facto, ne peut qu'être dénué de toute crédibilité scientifique. Celle de C.A dessine aussi un personnage que, lui, va qualifier d' « amateur » (*xovvani* ; p. 136) mais qu'il fait surgir progressivement au moyen de toute la série d'inventions ponctuelles décrites ci-dessus<sup>30</sup>. La différence d'approche entre les deux recensions s'explique aisément par le fait que C.A connaît admirablement le sujet et qu'il est aussi compétent dans le domaine de la linguistique grecque que dans celui de la linguistique sémitique et donc en mesure de jauger en connaisseur chacune des propositions du livre, alors que son collègue, de son propre aveu, ignore tout des langues sémitiques. L'activité fantasmatique de ce dernier s'effectue donc globalement, sans nuances, tandis que, plus subtilement, C.A peut exprimer la sienne de façon analytique et graduelle.

Second point commun, l'un et l'autre se réfèrent à des considérations épistémologiques pour justifier leur démarche mais par le biais d'une instrumentalisation de la science : C.A fait dire à sa méthode ce qu'elle ne dit pas pour la plier à sa construction fantasmatique et, de la même façon, A.B fabrique une pratique scientifique aventureuse qu'il plaque sur une construction non moins fantasmatique que celle de C.A.

Enfin, chez les deux auteurs, on observe des contradictions qui mettent en cause la validité même du jugement global porté sur l'ouvrage mais qui pourtant coïncident dans les deux cas avec une assurance de ton et une condescendance inattendues qui pourraient bien être surjouées pour mieux masquer les insuffisances.

Il convient de souligner que ces trois parallélismes ne concernent pas des points de détail mais bien les rouages essentiels des démonstrations respectives. La ressemblance typologique est telle qu'elle porte à penser qu'on retrouve chez A.B le mécanisme qui semble commander la démarche suivie par C.A. En d'autres termes, que lui non plus n'est pas satisfait de l'ouvrage de M.M mais que, malgré ses efforts, il ne parvient pas bien à dire pourquoi. Ceci signifierait que, comme dans le cas de C.A, malgré l'incohérence logique, ses propos sont sous-tendus par une forme de cohérence psychologique. Cette interprétation les

---

<sup>30</sup> L'élan inventif porte aussi A.B à imaginer des étymologies indo-européennes bien établies pour mieux reprocher à l'auteur de n'en avoir pas tenu compte, celui de *aaō* et de *kerdos* dont l'origine est pour le moins obscure, comme nous avons vu plus haut. Je tiens à souligner que les réflexions étymologiques proposées dans le livre ne concernent que des mots dont l'origine indo-européenne n'est pas établie de façon indiscutable. Je me suis fondé pour cela sur l'opinion exprimée dans les dictionnaires de Chantraine et de Beekes (op. cit, supra). J'ai omis de citer l'édition la plus récente du Dictionnaire de Chantraine (assortie des *Chroniques d'étymologie grecque*) ainsi que celui de Beekes par suite d'une erreur matérielle. Elle est grave et je présente mes excuses aux auteurs – et aux lecteurs mais elle ne met pas en cause le fait que je tiens compte des informations fournies par ces ouvrages.



fait donc échapper à l'absurde mais on pourrait peut-être aller plus loin en essayant d'identifier l'embarras que les deux démonstrations essaient de contourner.

### III. Embarras

Rappelons d'abord que *Sém. en grec.* est divisé en deux parties : (I) *Mots voyageurs* et (II) *Nouvelles perspectives* et que cette construction, ancrée dans la méthodologie, correspond précisément au degré de probabilité des étymologies. En effet, l'adoption de l'alphabet par les Grecs implique la présence d'emprunts sémitiques dans leur langue avec, pour les détecter une grille de critères. Cependant, quelles que soient les précautions que l'on prenne, ces critères ne présentent pas la qualité des lois phonétiques utilisées par la linguistique comparative et permettent seulement de réduire la part du hasard. Pourtant, dans un cas, celui des « mots voyageurs », un argument supplémentaire peut la réduire : c'est le fait bien établi que ce type de vocables donne lieu à des emprunts de façon universelle et cela, même dans le cas de contacts minimaux. Mais, pour tout le reste du lexique, on ne peut que faire état de possibilités et jamais de certitudes. Cependant – c'est là une approche nouvelle que propose *Sém. en grec* – de façon exploratoire, il a paru intéressant de faire remarquer un certain nombre de coïncidences d'ordre formel et sémantique et de faire remarquer que, précisément parce qu'elles sont des coïncidences *groupées*, elles réduisent la part du hasard.

C'est ainsi qu'on peut faire état du couple *kaiō* 'bruler' / *kēleos* 'brulant' avec, pour les deux mots, une contrepartie dans plusieurs langues sémitiques<sup>31</sup>. L'intervention du hasard se trouve alors notablement réduite par le fait que la masse des signifiés à comparer ne concerne pas la totalité de deux ensembles linguistiques, grec et sémitique, mais seulement le très petit sous-ensemble constitué par des mots désignant la notion très spécifique de 'bruler'. Dans ces conditions, l'hypothèse de l'emprunt pourrait être confortée d'autant et, comme on peut faire état de plusieurs regroupements remarquables de ce genre (ils concernent une quarantaine de mots), il apparait que chacun conforte le caractère non fortuit des autres.

Or, réduire la part du hasard n'est pas affirmer une vérité et un esprit superficiel pourrait se contenter de hausser les épaules et de rejeter tout ce qui n'est pas vérité définitive. Cependant, d'abord, nous l'avons dit, en matière d'étymologie, non seulement il n'est pas incongru mais il est habituel de présenter des hypothèses de travail. Ensuite, dans le cas présent, puisque l'adoption de l'alphabet implique la présence d'emprunts sémitiques, un défi est lancé : il faut les rechercher et les étymologies proposées peuvent donc constituer autant de pierres d'attente dont on ne peut pas se priver. Enfin, ces étymologies ne sont pas de simples possibilités mais des possibilités plus probables (ou moins improbables) que d'autres et, comme la science étymologique se déploie dans la perspective de la probabilité, il faut bien en tenir compte. Avec cette conséquence irritante : s'il est vrai que, dans le cas des « mots voyageurs », on se trouve bien dans la même perspective probabiliste, il est clair que la communauté scientifique a validé les emprunts au nom de très nombreux précédents tandis que, ici, on sent bien "qu'il y a quelque chose" et "qu'il se pourrait bien que" mais l'on ne sait pas établir à *partir de quand* l'on va décider que l'étymologie proposée est raisonnable ou qu'elle ne l'est pas. On se trouve donc aux prises avec un vrai qui peut être faux mais qui, en même temps, est trop vrai pour être faux : une réalité intellectuelle insaisissable mais qui

---

<sup>31</sup> Cf. *Sém. en grec*, 271-273.

demande à être saisie. Certains pourront dès lors considérer que les coïncidences énumérées sont assez nombreuses pour avérer telle ou telle étymologie, d'autres non. Pour ma part, je ne me prononce pas, je me contente de mentionner des coïncidences et de demander à la communauté scientifique si elle estime qu'elles sont suffisantes ou non pour admettre une étymologie comme recevable. Il s'agit donc de fixer un critère d'acceptabilité comme on l'a fait à propos des « mots voyageurs », un critère nouveau – d'où le nom de la partie de l'ouvrage dévolue à ce thème : *Nouvelles perspectives*.

Revenons maintenant aux deux critiques. L'un et l'autre voient bien que l'ouvrage est divisé en deux parties mais, curieusement, ils ne perçoivent pas que la raison d'être de cette construction est d'ordre méthodologique. Toutes ces considérations-là sont reléguées par A.B, nous l'avons vu, dans la catégorie de ce qu'il nomme les « idées générales » qu'on peut négliger selon lui au terme qu'elles relèvent du simple bon sens et non de la science. Quant à C.A, il n'en dit même pas un mot. D'autre part, si l'un et l'autre mentionnent bien le titre de la seconde partie, *Nouvelles perspectives*, aucun des deux ne prête la moindre attention à la nouveauté des dites *Perspectives* ni à ce que l'idée de perspective implique d'exploratoire. Plus précisément, ils omettent de voir l'essentiel, à savoir que les propositions étymologiques avancées dans cette partie ne concernent pas des mots *isolés* mais des *groupes* de mots caractérisés par des *coïncidences* morphologiques et/ou sémantiques. Il les voit comme un simple catalogue d'unités, chacune traitée pour elle-même, alors que ce qui est ciblé, ce sont des ensembles. Par là même, ils en viennent à ne pas saisir la dimension probabiliste de ces regroupements ni le fait qu'ils sont mentionnés de façon exploratoire et assortis d'un questionnement à la communauté scientifique. Pris dans un engrenage, ils en viennent donc alors à les *imaginer* comme des étymologies affirmées dont la liste s'ajoute à celle des « mots voyageurs » pour former un corpus relativement conséquent. A partir de là se dessine l'image fantasmagorique d'un auteur obsédé par le désir de trouver un étymon sémitique à un maximum de mots grecs pour proclamer l'importance de l'influence du monde sémitique sur le monde grec quitte à prendre des libertés avec la science. Or, dans ce domaine, on connaît un précédent, celui de Bernal qui, lui, sans mesure, voyait du sémitique (et de l'égyptien) partout. Et l'on cède alors à la tentation de penser que M.M est un nouveau Bernal. A.B ne le dit pas expressément mais il attribue à l'auteur le qualificatif de « enthousiaste » qui est précisément celui qui caractérise Bernal de façon pratiquement définitoire. Quant à C.A, il dit bien que je fais une critique de ce savant mais qu'elle est « modérée » (*mtuna* : p. 136) – ce qui est totalement faux<sup>32</sup> – et il me range explicitement ailleurs dans la même catégorie que cet auteur (p. 133). Et, comme Bernal est notoirement associé au délire scientifique et que M.M lui est magiquement assimilé, il ne reste plus qu'à tourner ce dernier en dérision et en faire un rêveur (d'où les accès de condescendance signalés plus haut) – avec cette conséquence perverse que, désormais, c'est toute l'entreprise de M.M qui peut et doit être globalement déconsidérée et non pas certains paragraphes. Reste alors que l'accusation de bernalisation n'est pas anodine et – c'est le dernier temps de l'engrenage – intervient alors un besoin de justifier l'accusation. Un procès à charge est donc organisé – avec les arguments dérisoires que l'on sait.

Autrement dit, tout le déroulement des deux recensions est conditionné par un trouble unique sans doute diffus et peut-être inconscient, celui que cause une problématique probabiliste et le questionnement qu'il suppose. C.A, qui sait de quoi il parle, est coupé en

---

<sup>32</sup> Cf. *Sém. en grec*, 20, 30s, 37-45, 169-171, 204, 289-290.

deux : d'un côté, l'accumulation des coïncidences le porte d'abord à trouver les étymologies de M.M convaincantes mais, d'un autre côté et simultanément, il est entraîné dans un processus d'évitement. Quant à A.B, qui est non sémitisant, il n'est pas en mesure d'être convaincu mais, lui aussi, dévie le regard en affectant de confondre probabilité et possibilité et en se réfugiant dans une Science incertaine. Dans les deux cas, la cohérence psychologique est totale – même si elle est rationnellement infondée.

On pourrait alors être porté à se gausser de cet aveuglement. Je m'en garderai et j'irai même jusqu'à lui trouver une sorte de justification. Pour deux raisons :

D'abord, c'est que cette problématique probabiliste est en soi exaspérante – un peu, mutatis mutandis, comme celle du chat de Schrödinger – et je comprends d'autant mieux le trouble de mes censeurs que je l'ai éprouvé moi-même : elle m'a même paru si dérangeante que dans mon article de 1975<sup>33</sup>, j'ai préféré ne pas en faire état et il m'a fallu trente ans pour que je m'y résolve, non sans hésitation et, ne l'oublions pas, de façon interrogative.

Ensuite, bien que les coïncidences constituées par les regroupements morphologiques et sémantiques apparaissent clairement dans le livre et que la question relative à leur importance y soit énoncée explicitement (p. 292), il se peut que j'aie péché par excès de concision. À cet égard, je dois faire mon autocritique – à nouveau – sur deux points au moins :

1) Pour éclairer la problématique probabiliste, j'aurais dû mentionner le fait qu'elle est analogue à celle que traite les romanistes. En effet, sachant que des populations de langue germanique ont été en contact intense avec les latinophones à l'époque médiévale, ces savants sont disposés à attribuer à une langue germanique l'origine de mots romans (français, italiens, etc.) qui ne s'expliquent pas par le latin. Or, comme les langues germaniques effectivement utilisées à haute époque (francique, longobard, etc.) sont très peu documentées, ils procèdent par reconstruction à partir des langues germaniques modernes ou des quelques documents écrits appartenant à d'autres branches de cette famille de langues (gothique, vieil haut allemand). Leur démarche est elle aussi d'ordre conjectural, le rôle du hasard pouvant être notablement réduit par l'intervention de coïncidences d'ordre formel (par ex., en français, la présence à l'initiale de *b-*, de *g-* ou de *h-*) ou d'ordre sémantique, en l'occurrence l'appartenance à un ensemble comme, par exemple, celui de la guerre (*guerre*, *gué*, *garde*), de l'équitation (*éperon*, *étrier*, *harnais*, *maréchal*) ou des couleurs (*brun*, *bleu*, *gris*, *fauve*, *blanc*). Plus les coïncidences sont nombreuses, plus l'hypothèse de l'emprunt est assurée : celle des mots cités ici est considérée par tous comme évidente mais celle qui concerne, par exemple, des mots sémantiquement isolés comme *soin* ou *souhait* est comparativement un peu plus fragile. Mais, même alors, joue l'effet de masse : pour ces deux derniers mots l'hypothèse d'un emprunt au germanique serait évidemment très problématique s'ils étaient les seuls à pouvoir être envisagés comme tels mais ils bénéficient de l'appui que leur apportent tous les autres nombreux emprunts germaniques tenus pour hautement vraisemblables. Dès lors, la question qui se pose est de savoir si la démarche proposée dans *Sem. En grec* est ou non de moindre valeur que celle des romanistes.

2) Il n'aurait pas été inutile de souligner que le titre de l'ouvrage n'a pas été choisi inconsidérément. En effet, il a paru que le libellé retenu par certains prédécesseurs était trop

---

<sup>33</sup> Op. cit. supra note 13.

catégorique. C'est le cas de Heinrich Lewy (avec *Die semitischen Lohnwörter in griechischen*) et de Maria-Luisa Mayer (avec *Gli imprestiti semitici in greco*), sans parler de Martin Bernal avec *Black Athena* qui vise clairement à provoquer. Au contraire, les titres de William Muss-Arnoldt (*On Semitic Words in Greek...*) et d'Emilia Masson (*Recherche sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec*) font judicieusement apparaître le caractère inachevé de la réflexion scientifique sur le sujet et j'ai essayé de m'en inspirer. En fait, j'avais envisagé d'intituler mon livre *Matériaux pour l'étude des emprunts sémitiques en grec* en m'inspirant de l'un des ouvrages du grand linguiste Marcel Cohen<sup>34</sup>. Après beaucoup d'hésitation, j'ai préféré *Du sémitique en grec*, plus léger mais, en fin de compte, de même teneur puisque la formule signifie à la fois « il y a du sémitique en grec » et « à propos du sémitique en grec ». Elle porte donc en elle l'assertion d'un fait et l'idée que l'examen de ce fait est en cours, que le livre n'est pas l'affirmation d'un résultat définitif mais débouche sur une ouverture. On peut penser que toutes ces considérations sont évidentes mais un commentaire aurait peut-être évité à certains lecteurs de s'engager dans des contresens.

Au total, cette mise en parallèle de la réflexion scientifique d'A.B, de C.A et de celle qui est menée dans *Sém. en grec* conduit à deux types d'ouverture :

La première est d'ordre pratique : persister dans la voie tracée signifie concrètement continuer à s'arrimer à une méthode explicite prenant en compte la perspective probabiliste et vérifier si on peut l'illustrer par de nouveaux cas de coïncidences. Naturellement, cette démarche doit prendre en compte les recherches de C.A sur les isoglosses phonétiques et syntaxiques signalées plus haut mais aussi celles d'Edzard Johan Furnée relayée par Beekes<sup>35</sup> sur ce qu'il nomme le « Pre-Greek ». En effet, il se pourrait – simple hypothèse de travail – que cet ensemble linguistique ne soit pas homogène et que l'une de ses composantes soit d'origine sémitique et que ce soit par le biais de ce substrat hybride que le grec ait été influencé.

Seconde ouverture, d'ordre théorique. D'abord, cette confrontation oblige à s'interroger sur la vérité scientifique et les questions de méthode, notions fondamentales qu'on croit peut-être souvent évidentes. Ensuite, du point de vue psychologique, elle donne à voir en quelque sorte in vivo comment des scientifiques réagissent à une idée nouvelle, comment ils sont troublés et construisent des mécanismes de défense très sophistiqués et pseudo-rationnels avec, en retour, la réaction du mis en cause – qui, bien entendu, s'estime rationnel. Enfin, du point de vue sociologique, on voit comment une idée scientifique est lancée, comment elle est reçue et peut ou non se diffuser, comment une réputation peut être fabriquée.

---

<sup>34</sup> Marcel Cohen, *Matériaux pour une sociologie du langage*, Paris : F. Maspéro, 1971.

<sup>35</sup> Edzard Johan Furnée, *Die wichtigsten konsonantischen Erscheinungen des Vorgriechischen* [Janua Linguarum, series practica] La Haye / Paris 1972, 150. Relayé par Beekes dans son dictionnaire, op. cit., cf. supra.